

LA VINGT-CINQUIÈME HEURE PRÉSENTE UNE PRODUCTION ATOPIC

«UN TRIP POP, PSYCHÉDÉLIQUE ET JUBILATOIRE» À VOIR À LIRÉ





UN FILM DE PHILIPPE FERNANDEZ

JACKIE BERROYER BERNARD BLANCAN EMILIA DEROU-BERNAL ORTÈS HOLZ SERGE LARIVIÈRE SASCHA LEY EMMANUEL MOYNOT STEFANIE SCHÜLER



COSMODRAMA

Écrit, réalisé, monté par Philippe FERNANDEZ - France 2015 1h52mn - avec Jackie Berroyer, Bernard Blancan, Emilia Derou-Bernal, Ortès Holz, Serge Larivière, Sascha Ley, Emmanuel Moynot, Stéphanie Schüller...

Du 29/06/16 au 18/07/16

Il y a bien, bien longtemps, dans une lointaine galaxie... à moins que ce ne soit au tournant des 60's, ou peut-être bien aujourd'hui ou alors dans un futur plus ou moins proche... bref. Toujours est-il que, dans un temps indéterminé, un vaisseau spatial croise, quelque part dans l'univers, en pilotage automatique, et que les sept membres de son équipage, après une longue cryogénisation, sont un à un ranimés. On se met aisément à leur place : au sortir d'un sommeil artificiel sans doute un poil trop long, se réveiller dans le décor de Star Trek sans trop savoir ce



qu'on y fait, ni qui on est, ni quels sont le but et la destination de l'entreprise, il y a de quoi, au minimum, être perplexe. « Qui suis-je ? Où vais-je ? Dans quel état j'erre ? » Ils ne savent pas grand chose, donc, mais s'identifient assez facilement : les sept spationautes des deux sexes ont au minimum une fonction (chercheur, toubib, reporter, généticien...) et, dans leur quête métaphysique commune, tâchent d'échanger des hypothèses sans toujours se comprendre – tout en essayant de percer le mystère des êtres qui curieusement les accompagnent, chien, chimpanzé, amibe, fantôme...



Pour se faire une (petite) idée ce qu'est *Cosmodrama*, il faut imaginer le Peter Sellers de *The Party* qui viendrait dynamiter de l'intérieur le bel ordonnancement rigoriste du *Solaris* de Tarkovski – ou peutêtre un remake de *2001* par Luc Moullet avec les Monty Pythons... Ce qui est sûr et

certain, c'est que dans une époque où en matière de SF, uniformisée au possible, le cinéma a largement sacrifié la science au profit de la fiction, tout entier tendu vers une surenchère pyrotechnique barbouillée de réalisme numérique, *Cosmodrama* est une véritable bouffée d'oxygène. On s'était enthousiasmé pour le précédent long métrage de Philippe Fernandez (après avoir aimé et montré tous ses courts...), *Léger tremblement du paysage*, comédie réjouissante en même temps que hautement improbable, intégralement écrite et filmée dans les marges du cinéma contemporain, qui posait solidement les bases de la « filmosophie » revendiquée par le réalisateur : « un cinéma qui se donnerait pour objectif de faire réfléchir le spectateur, d'activer son intelligence... En tant que mot-valise et calembour, c'est aussi un vocable assez drôle, qui indique que, même si l'entreprise est sérieuse, je ne me prends pas au sérieux et qu'on risque même de s'amuser en regardant mes films... »

Avec Cosmodrama, Philippe Fernandez creuse le même sillon d'humour faussement désinvolte mâtiné d'un très réel désir de partager quelques menues connaissances métaphysiques. D'un kitsch extrêmement sobre (Cosmodrama appelle l'oxymore), sans jamais céder à la facilité du second degré de connivence, les décors, costumes, photo, intertitres, bande son du huis-clos sont absolument épatants. Les acteurs, tous impeccables, se et nous régalent à se renvoyer des considérations marabout'ficel'de'ch'val aux frontières de la pataphysique. Jusqu'au questionnement co(s)mique final, vertigineux. C'est drôle, très drôle. Et c'est intelligent, c'est excitant pour les méninges et en plus, vous verrez, c'est d'une qualité plastique rare...

PS: Léger tremblement du paysage, le précédent film de Philippe Fernandez, est disponible en Vidéo en Poche!



Cosmodrama: critique



Métaphysique et pyjamas

En marge d'une compétition officielle un peu pâlotte, l'ACID (Association du Cinéma Indépendant pour sa Diffusion) a déployé des trésors d'inventivité en proposant parmi sa sélection deux films de science-fiction français, un fait suffisamment rare pour être souligné. Présenté à tort comme une parodie de Star Trek, Cosmodrama

raconte la déambulation groggy de quelques marginaux en pyjamas dans un décor de vaisseau spatial tout droit sorti des 60's. La réalisation indépendante de Philippe Fernandez est un véritable ovni, un exercice de style qui marie la vulgarisation scientifique façon *Temps X* des frères Bogdanoff à l'humour absurde de Jared Hess (*Gentlemen Broncos*, *Napoléon Dynamite*).

Au terme d'une cryoconservation, sept scientifiques, un singe et un chien se réveillent dans un vaisseau spatial sans avoir la moindre idée de ce qu'ils y font. Ils ignorent également tout de la destination vers laquelle le vaisseau en pilotage automatique a décidé de les conduire ...

C'est bien connu, la science-fiction n'a pas bonne réputation en France ces derniers temps et la plupar des tentatives pour faire renaître le genre se sont soldées par des échecs au box-office. Cosmodrama, qui n'a pas encore trouvé de distributeur, aura du mal à inverser la tendance mais gageons que sa sélection cannoise aux côtés d'un frère de genre (Gaz de France de Benoît Forgeard) est de bon augure pour la suite des évènements. En outre, Cosmodrama est un bel acte de résistance qui tend à réconcilier le public français avec le genre maudit. Philippe Fernandez signe un délire pop et psyché dont le tour de force réside dans l'impeccable lisibilité du récit. Le cinéaste témoigne en effet d'une stupéfiante capacité à répondre aux questions tarabiscotées du genre avec une clarté rare et sans jamais que le didactisme ne prenne le pas sur la comédie. Férus de science-fiction, vous n'apprendrez rien, ou fort peu, mais le voyage aux confins des univers ne s'avèrera pas vain pour autant puisque le virus nostalgique a la bonne idée de contaminer chaque plan de ce space-opéra de carton. A l'heure du numérique, Philippe Fernandez compose une ode désuète et amusée aux vaisseaux tapissés de moquette et aux pyjamas cols roulés où les scènes oniriques sont d'une infinie poésie et où il fait bon danser avec l'absolu néant sous ses pieds. Le voyage à l'aveuglette dans l'espace-temps dure un poil trop longtemps, mais ce serait faire la fine bouche que de reprocher à Cosmodrama un excès de gourmandise.

Cannes 2015 Review: COSMODRAMA, A French Metaphysical Star Trek

Martin Kudlac







Science-fiction has never taken particularly strong roots in French cinema despite being born in hands of a certain Monsieur Meliés on French soil. And Gallic helmer Phillipe Fernandez is not likely to alter the status quo with his sophomore feature Cosmodrama, set entirely inside a space ship hurling against the eternal canvas of black space. Fernandez bypasses the usual scifi genre route opting instead for the Kubrick-Tarkovsky approach though completely under his terms, no imitations included.

The film opens on a white door opening with obligatory swoosh and whirl of smoke in an eager anticipation. A confused human (Bernard Blancan) totters out of the cryogenic chamber having been awaken from deep-sleep for yet unknown reason. As if by chance, the remaining crew members, "the astronauts", meet in corridors of the space vessel trying to figure out who they are and where are they heading. Soon, a temporary order of things asserts itself as every crew member takes over a specific and obviously necessary role, astronomer, director, biologist, semiologist (it's a French crew) and there is even Sigmund Freud look-alike, an overly communicative chimp and a friendly dog.

The odd crew is just a sliver of Fernandez's game appropriating and tweaking of genre codes to achieve his artistic vision. The general scenario of being stranded in uncharted territory with basically nothing on his astronauts hands but time opens the door for universal meditation on man's place in space and more existentialist-tinged musings. Completely devoid of any space opera conventions, the characters are free to explore their chosen area that pertains to a vital part of human existence. The protagonist, the first person on the scene, assumes a role of communication officer (credited as the reporter) broadcasting messages and trying to catch a signal from other living entities in the vastness of the universe. A mysterious woman appears periodically leaving cryptic messages. Soon, he becomes so consumed by this femme mystere (titled as wave woman) that his building obsession produces a dream about the subject of presumptive desire (out of his reach) featuring her countless clones (and monochromatic flight resembling Space Odyssey's trip). Obviously, he spends lengthy conversations with fellow crewmember, Freud's look-alike.

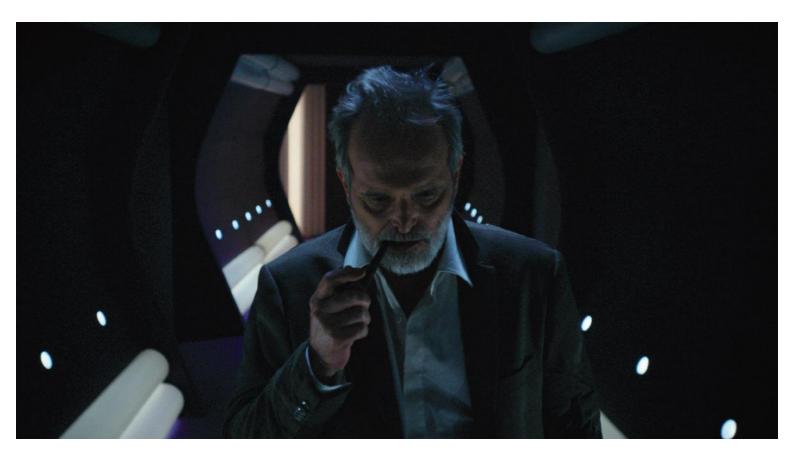
Fernandez remediates the fundamental questions on the universe and the mankind's presence in it spared of any religious inkling whatsoever poking at metaphysics thus replicating the mythmaking endeavours of his many predecessors meandering to the dawn of humanity. Whether abandoned by its creator or being just a trivial by-product in the cosmic chemical laboratory, the human race never satisfyingly resolved the eternal conundrum inbred in its DNA. The structure of the stations of Holy Cross applied on Cosmodrama's narrative as the general framework bracketing each episode echoes Nietzsche's "To live is to suffer, to survive is to find some meaning in the suffering," referring to the existentialist dimension of suffering and to survival as intellectual (philosophic) feat.

The style and poetics of **Cosmodrama**, despite being a highly authorial project, brings to mind the experimental take on the Kaspar Hauser myth in hugely underappreciated surreal electro-post-western oeuvre by David Manuli - which should be enjoying a cult following by now - **The Legend of Kaspar Hauser**. Though the main contact area might be the unexpected yet absolutely not ill-fitted presence of electronic beats in both films, their creators share unmatched vision on the universal theme and the abundance of talent to materialise it in an original form.

Manuli renders his black and white reimagining of Hauser in a visually raw style, shooting in exteriors and natural locations with the grainy texture of 35 mm adds to the effect. On the other hand Fernandez, shooting in the Studios de l'Océan in La Rochelle, meticulously composes every single tableaux. A professor of contemporary art who also teaches video art, Fernandez uses corridors consisting of grand unicolored planes enhanced by mesmerizing lighting to produce immersive images. Lensed by Frédéric Serve (cinematographer on impressionistic **The End of Silence**) with art direction by Paul Chapelle (**Louise-Michel**), the fixed shots in carefully selected angles and functional, minimalist set design form an absorbing spatial background for cosmo-drama, delivering seductive eye-candy with everything inside the frame painstakingly arranged and perfectly balanced to the last detail. Also worth mentioning is the spaceship's retro interior design and costumes fashioned in the spirit of 70s, a very chic anachronistic retro-futuro spin.

Featuring long meditations on life, the universe and everything, Fernandez directs his troupe of existentialist astronomers in a deadpan style augmenting the detachment (after all, it is cosmological film not psychological one), stylisation and a bit of a surreal tone even tossing a few laughs along the way. Surprisingly enough, the strategy rworks and doesn't undermine or compromise the project, the fresh breeze of irony negating the undesirable notion of elitism when thoughtful and lengthy theorizations inundate majority of scenes.

A French "filmosophical" **Star Trek**, **Cosmodrama** is a treat for both visual receptors and mental ones, though some may find the glacial pace and the action vacuum more challenging than the labyrinth of metaphysical musings. The conspicuous transfixing images heavily compensate and reward the patience invested in Fernandez's slow cinema cosmo-expedition.



Où le directeur de la photographie Frédéric Serve parle de son travail sur "Cosmodrama", de Philippe Fernandez



vendredi 15 mai 2015

Formé à L'ENS Louis-Lumière (Cinéma promotion 1999) et après avoir fait ses armes à l'image en tant qu'assistant opérateur, Frédéric Serve compte à son actif une quinzaine de courts métrages. Sa carrière de directeur de la photo débute en 2008 avec Un sourire malicieux éclaire son visage, de Christelle Lheureux. Après La Fin du silence, de Roland Edzard, sélectionné à la Quinzaine des réalisateurs en 2010, et venant de terminer L'Astragale, de Brigitte Sy, il a photographié Cosmodrama, de Philippe Fernandez, programmé à Cannes cette année par l'ACID. (JNF)

« Cosmodrama, de Philippe Fernandez, est présenté cette année à Cannes. Véritable survivant de conditions financières difficiles, compliquant la production et la postproduction du film, cet "ovni" a trouvé sa place dans la sélection indépendante et courageuse de l'Acid. Même si fleurissent ici ou là des descriptions de Cosmodrama comme d'un Star Trek à la française, je le décrirais plutôt comme un "Monsieur Hulot perdu dans l'odyssée de l'espace". Mais peut-être est-ce la même chose. En effet, ce film représente pour moi la rencontre des deux exigences chez Philippe Fernandez : la précision des mouvements à l'intérieur même des cadres qui me rappelle celle de Mon oncle, de Tati, et une volonté plastique dans les décors, les accessoires, un souci du détail, une recherche de perfection... qui me rappelle celle de 2001, l'odyssée de l'espace, de Kubrick. Pourtant, la préparation même du film donne raison à cette description : un Star Trek à la française. »



« C'est Christophe Gougeon, le producteur du film, qui nous a rassemblés, Philippe Fernandez et moi. Et je profite de la parole qui m'est donnée pour le remercier et lui rendre hommage quant à ses choix et ses prises de risques en tant que producteur. Philippe est quelqu'un d'extrêmement précis quant à son travail, avec un regard esthétique très exigeant. Lors de nos séances de préparation, nous avons tenté de trouver un vocabulaire commun, un point de départ, un "fil à tirer".

Ce fil est celui de l'histoire elle-même : des astronautes, sans doute envoyés dans l'espace au tout début des années 1970, se réveillent dans leur navette... Un film de science fiction d'hier, un film de science fiction "vintage". »

« Alors, oui, je ne peux le nier, j'ai revu tous les Star Trek (la série : William Shatner, Léonard Nimoy..., si vous voyez ce que je veux dire). Nous avons alors décidé de travailler comme si notre caméra était une caméra de studio extrêmement lourde, un genre de caméra Mitchell autoblimpée, un tank de plomb : chaque mouvement devait être à l'économie, réfléchi, comme si mettre en branle la caméra était plus complexe qu'habituellement.

Quelques zooms aussi ont parfait ce sentiment de lourdeur "vintage". Ce choix a également permis à Philippe de maîtriser chaque détail, chaque accessoire, chaque mouvement des comédiens à l'intérieur d'un cadre le plus souvent stable. »



« Quant à la lumière, c'est à la fois le travail de Geoffrey Unsworth pour 2001, l'odyssée de l'espace, la rigueur plastique de certains films de Tati (Mon oncle donc, mais aussi Trafic) ainsi que des choses plus picturales en référence au chemin de croix du Christ : Cosmodrama est en effet composé en de 14 tableaux qui suivent l'idée d'un chemin de croix... Mais je préférerais laisser la parole à Philippe pour cette partie-là de notre travail ! C'est du côté d'un certain contraste, avec des sources de lumière enveloppantes que je suis allé chercher l'inspiration pour ces "tableaux" essaimés dans le film. »

« J'ai également pris appui sur le décor lui-même que Paul Chapelle, le chef décorateur, Philippe Fernandez et moi avions imaginé intégrant et "justifiant" la lumière du vaisseau. Tous les décors ont été construits dans les Studios de l'Océan à La Rochelle. »



Le travail de postproduction a été en grande partie supervisé par Philippe Fernandez lui-même - je pense aux effets spéciaux et aux "nettoyages" de diverses imperfections dues à la fragilité de la matière première utilisée pour les décors : du polystyrène. L'étalonneur du film est Yov Moor avec qui j'ai eu beaucoup de plaisir à travailler. »

« Nous avons tourné avec une caméra Arri Alexa, des objectifs Zeiss et avec une équipe venant exclusivement de la région Poitou-Charentes. D'abord pour des raisons de production mais aussi parce que je vois dans ces obligations contractuelles des belles occasions de rencontres : je citerai notamment Jean-Baptiste Gaillot, premier assistant caméra, et Julien Brumauld, chef électricien, sans oublier tous les autres! »

(Propos recueillis par Jean-Noël Ferragut, AFC)

Dans le portfolio ci-dessous, trois photogrammes issus de Cosmadrama.

Notes

Equipe

1er assistant opérateur : Jean-Baptiste Gaillot

"Data wrangler" : Antoine Favreau

Chef électricien : Julien Brumauld, assisté d'Adrien Lhommedé et

Pietro Rosso

Chef machiniste : Alain Dahan, assisté de Jason Winterstein,

machiniste stagiaire

Technique

Matériel caméra : Néoncam (Arri Alexa ST, objectifs Zeiss Compact Prime CP2, zooms

Angenieux Optimo 16-42 T2,8 et 30-80 mm T2,8)

Matériel lumière : Eye Lite Matériel machinerie : Next Shot

Etalonnage et suivi de postproduction (hors SFX) : Yov Moor



Propos recueillis par <u>Pierre Bourdareau</u> le 23 juillet 2014 à Paris.

Conversation avec le réalisateur de Cosmodrama, nouvel essai sur l'entendement humain.

publié le 9 septembre 2014

Avec six films à son actif, Philippe Fernandez élabore, aux confins de l'art et du cinéma, une œuvre singulière, exigeante, hantée par le rapport à l'espace. Fidèles à quelques solides convictions artistiques, habités par un acteur emblématique – Bernard Blancan – les mondes qu'il explore sont d'autant plus troublants pour le spectateur qu'ils doivent peu à un quelconque effort d'imagination. Le réel obstiné de ses films, inspiré par les sciences et la philosophie, nous invite paradoxalement à un trip extra-terrestre, entre atmosphère, écosphère et sémiosphère. Son dernier opus, *Cosmodrama*, ose une dérive situationniste à la croisée d'un épisode de *Star Trek* et d'un chemin de croix. Intégralement tourné en studio, ce drame cosmologique en quatorze tableaux nous donne l'occasion d'interroger son créateur sur le set-design, la filmosophie et sur les questions de morphogénèse.



Strabic: Philippe, d'où vient cet OVNI nommé Cosmodrama?

Philippe Fernandez: J'ai un sujet unique depuis que j'ai commencé à faire des films, celui de notre rapport à l'univers. Et un vieux fantasme, celui de faire un jour un film de science-fiction. Bien que je ne sois pas spécialement friand de ce genre, même pas du tout à vrai dire: je n'arrive pas à en lire, et pour moi celle qui est faite aujourd'hui par Hollywood est absolument irregardable. Mes références absolues et plutôt exclusives dans ce domaine restent Stalker, Solaris et Alphaville, auxquelles je pourrais rajouter Le Voyage fantastique en tant que souvenir d'enfance marquant (visuellement notamment). Ce sont ces envies, plus le goût pour l'emprunt de genres, qui se trouvent réunis dans Cosmodrama.

On a l'impression que ce sont aussi les séries télé qui ont influencé ton projet et ton approche ?

Oui bien sûr. Je n'ai vu ni Star Trek ni Cosmos 1999 quand cela passait à la télévision, mais c'est la reprise de leur forme cinématographiquement désuète et déclassée que je trouvais intéressante à investir. Ainsi le film est découpé en chapitres, comme si on regardait à la suite plusieurs épisodes d'un DVD, et l'aspect studio de télévision est très affirmé. Je désirais cette simplicité formelle qui laisse apparente la fabrication du merveilleux, nous situe directement sur un autre terrain que celui de la surenchère techniciste, et dans une autre époque aussi. Il y a là matière poétique, c'est en tout cas irréfutablement une dimension de mon langage (comme Connaissance du monde reprenait la forme désuète des ciné-conférences éponymes). On pourrait parler aussi de la naissance de la série télé précisément dans ce genre de la science-fiction, aussi bien aux États-Unis (Star Trek) qu'en Allemagne exactement au même moment (avec Raumpatrouille Orion, ou encore en Angleterre (avec A for Andromeda), question d'époque certainement, des années soixante très tournées vers le futur et obsédées de conquête spatiale. Ce sont toutes ces raisons qui comptent pour moi dans l'élaboration d'un projet.



Tes films antérieurs se présentent comme de véritables traités du paysage.

L'invention du paysage naturel par la peinture est évoquée dans des films comme Réflexion ou Léger tremblement du paysage mais je me suis demandé si, dans Cosmodrama, ce n'était pas le paysage de l'espace intersidéral, de l'univers tel qu'il est créé de toutes pièces par ces séries et la télé en général, qui était devenu la référence et le motif?

Absolument. À tel point que "l'univers" dans lequel on se trouve et on progresse, c'est celui des photos de la NASA, c'est-à-dire les représentations que les livres et maintenant Internet nous donnent de l'espace. Je voulais même une progression visible dans le film, calée sur la progression des images fournies par les télescopes depuis qu'ils existent. Je ne m'y suis pas tenu parce que ça ne fonctionnait pas si bien que ça au final, produisant des incohérences gênantes d'une scène à l'autre, mais ça explique pourquoi le film se termine avec les images les plus récentes fournies par Hubble, celles des nébuleuses notamment.

Pour ce qui est des autres films, le paysage y est en effet toujours métaphore de l'univers, et les personnages qui y sont posés ou y circulent ne le sont que pour discourir autour de notre rapport au monde, à l'univers, à l'existence... On peut aussi parler du dernier chapitre de Cosmodrama. Au départ, il devait être tourné en extérieur, car je voulais finir par une confrontation de mes personnages à la vraie réalité, et nous l'avons tournée en effet sur une petite île dont je tairais le nom car j'y retournerai forcément pour un autre projet, qui offrait en tout cas, naturellement, des paysages de rochers dignes de l'équipe déco de Star Trek. La météo contraire au projet m'a empêché de garder les plans (je voulais une séquence très ensoleillée, un paysage étincelant...), et nous avons refait cette séquence, différemment, en studio. Au final, donc, on n'est jamais dans un paysage réel, mais du coup on y gagne en radicalité, en abstraction : on reste dans l'idée des choses, dans la philosophie. Et ce paysage là, à la fin du film, c'est une planète mystérieuse et en même temps clairement du polystyrène. C'est beau tout en étant complètement assumé comme représentation.



Il y a des films dans lesquels le décor est aussi magnétique que les personnages ou les dialogues. C'est clairement le cas dans Cosmodrama, avec un décor assez minimaliste et qui pourtant, par la couleur, les objets, les signes mis en présence dégage une réelle intensité. Comment as-tu envisagé la fonction de ce décor et son design ?

J'ai un langage qui passe en grande partie par la métaphore ou plus généralement, en effet, par le signe. Et pour que les choses deviennent des signes (et ne soient pas de simples objets posés là pour situer l'action) il faut un certain dépouillement. Le décor lui-même fonctionne comme ça et il n'a jamais été question de chercher un quelconque réalisme. En tant que signes, ce sont donc des couloirs dont on ne voit pas le bout, des bifurcations successives, un espace global qu'on ne peut pas se représenter. Cela a évidemment du sens, philosophiquement, et c'est pourquoi nous parlons de métaphores et de signes. Peu à peu le vaisseau apparaît comme la métaphore plus globale de la pensée isolée et perdue dans l'espace.



Ce que tu dis là me rappelle les propos de Deleuze dans *L'image-temps* à propos des « cinéastes du cerveau ». Il discerne une identité du monde et du cerveau, notamment dans les films de Kubrick. Si le cerveau est une membrane de mise en contact entre le dedans et le dehors, c'est aussi le modèle de mondes cinématographiques hermétiques, où des lieux fermés comme des crânes hébergent une conscience, que ce soit dans *Shining* ou 2001 par exemple. Créer un monde en soi comme tu l'as fait avec *Cosmodrama*, cela revient à créer une machine de pensée, un psycho-espace devenu architecture.

Je ne peux que souscrire! Les différents laboratoires et cabinets représentent ainsi différents modes de pensée, différentes manières d'approcher le monde: la mesure, l'observation, l'expérimentation, la représentation, le discours, l'imaginaire (car il y a un encore un peintre parmi les personnages). Le psychologue, qui représente manifestement la psyché, l'approche spirituelle des choses, la philosophie, est tout le temps en train de chercher sa place, de parcourir des couloirs sans fin, et finira par ne plus supporter l'enfermement dans le vaisseau, soit les limites de sa pensée. Les scientifiques, eux, ne semblent pas avoir d'états d'âme, et travaillent à l'accroissement des connaissances sans se soucier de cet enfermement dans des limites qu'ils se consacrent à repousser.

Je pourrais encore mentionner une certaine dimension organique du décor, légère mais présente. Les couloirs comme des artères, la percée du sol du salon comme un œil. Parce que le cerveau est bien une partie de notre corps, et la pensée, donc, une émanation de la physique des particules, comme il est constaté par le psychologue au moment le plus complet de sa nudité, de sa mise à nu de l'humain...

Dans ce film, comme dans tes précédents, il y a un rapport aux machines et aux appareils. Ce sont des objets importants, des intermédiaires indispensables pour enregistrer, saisir et capter le monde, le comprendre. Tu choisis des appareils qui ont une histoire ou qui sont inscrits dans une histoire des techniques. Est-ce que ce sont des objets fétiches avec lesquels tu as travaillé plus tôt et qui sont restés ensuite dans ton cinéma?

Je ne peux pas nier que les outils de la représentation, de la peinture à l'huile jusqu'aux caméras vidéo, font partie de mon attirail sémantique! Et il est vrai que j'ai moi-même commencé à travailler en vidéo au début des années 80 avec des magnétoscopes "3/4 U-Matic", portables ou en régie. Mais c'est plus la correspondance de ce format avec la date diégétique du film (le début des années 70) qui a fixé mon choix. Par ailleurs je voulais que soient présentes dans ce film des images du même type que celle par lesquelles on a vu en direct les premiers hommes sur la Lune le 21 juillet 1969, une image vidéo noir et blanc très pauvre en définition et altérée par la transmission. Et c'est la dernière séquence en décor naturel qui devait être vue par l'intermédiaire de la caméra du reporter, remettant ainsi mes spectateurs dans cette situation de terriens recevant des images d'explorateurs spatiaux. Malheureusement pour mon échafaudage sémantique, cette séquence, comme on l'a déjà dit, n'a pas pu être montée, mais nul doute que je n'en ai pas fini avec elle...





À propos des objets encore, les mobiliers que tu exploites sont pour certains conçus directement en studio, d'autres semblent rapportés mais dans une belle cohérence. Est-ce qu'il y a pour toi une période du design qui t'a marqué plus particulièrement ou que tu as souhaité réintroduire dans le décor?

La situation est, sémantiquement toujours, ancrée dans une certaine époque, celle des premiers voyages spatiaux, mais pour autant je ne souhaitais pas trop qu'on reconnaisse un mobilier signé comme par exemple le mobilier de Mourgue dans 2001. C'était un des premiers sujets de discussion avec le premier chef-décorateur avec lequel j'ai commencé le travail, qui tenait à installer mon psychologue, au moins, sur un fauteuil Eames. Mais je préférais rester plus allusif. C'est référencé, mais de loin, effectivement seventies, mais pas ostentatoirement. Je préférais atteindre l'abstraction dont on a déjà parlé, et la pureté des signes nécessaires à mon langage aurait pu être détournée, comme l'attention du spectateur, vers la reconnaissance de signatures. Il suffisait donc de donner l'idée d'un mobilier ad hoc construit avec le vaisseau et intégré à son architecture. C'est ainsi plus organique, aussi.

Ceci nous amène à parler justement de ta méthode de conception puisque c'est toi qui élabore en détails l'ensemble des éléments du décor au moyen d'abord de photomontages je crois, donc par une méthode assez visuelle, plutôt directe ?

En même temps que j'écrivais le film, il fallait que je puisse me le représenter. Pour cela, j'ai fait des photomontages à partir des images de mes films précédents, notamment des personnages que je voulais mettre de nouveau en scène. Les photomontages m'ont permis de faire mes premiers choix, notamment en termes de réalisme du décor, de densité des signes, de chromatisme, de lumière, de vestimentation (mes personnages porteraient-ils des combinaisons ou pas ? j'essayais pour décider de visu).





C'est ainsi qu'est né le visuel du film, basé sur des fonds colorés assez intenses parsemés de quelques éléments, un meuble intégré, un hublot... La forme des couloirs est advenue aussi avec cette méthode, et tout s'est affiné ensuite avec la réalisation du story-board. Deux étapes où sont nées les idées, réellement.

Ensuite, les outils 3D des équipes déco, que je ne sais pas utiliser personnellement, permettent bien sûr de se projeter de manière fantastique dans les images, mais mes photomontages et les dessins du storyboard sont restés pour le chef-décorateur des références constantes, auxquelles il a fait ses propres apports, tout l'appareillage lumineux en l'occurrence, et pour lesquelles il a trouvé des solutions, les croisements de couloirs par exemple qui n'étaient pas si simples à réaliser. Cosmodrama c'est quand même un film dont la forme est très investie. Dans Léger tremblement il y avait aussi une recherche formelle qui était : une idée, une action, un plan, c'est-à-dire un enchaînement de plans-séquences, un rapport entre les pleins et les vides, enfin toute une espèce de forme qui était héritée d'un traité d'esthétique de Shitao, les propos sur la peinture du moine Citrouille-Amère.

Sur la question de la forme justement... Au début de *Cosmodrama*, les passagers du vaisseau se penchent sur un chou romanesco. Il me semble que ce légume fractal nous dit quelque chose de la relation entre la partie et le tout, du questionnement qui court dans le film entier. Il m'a d'ailleurs rappelé le film des Eames, *Power of Ten*, c'est-à-dire un voyage entre l'infiniment grand et l'infiniment petit, le jeu mathématique et conceptuel qui s'exprime dans les changements d'échelles, les passages entre différents ordres de grandeurs...

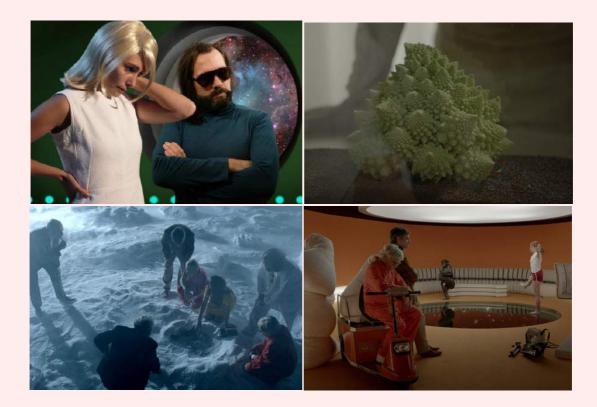
En fait, c'est *Léger tremblement du paysage* qui est censé être de structure fractale, parce qu'à l'époque la théorie du chaos, citée dans le film, était à la mode et se présentait comme un nouvel outil de décodage du réel dans ses aspects les moins appréhendables. Mes lectures scientifiques de l'époque m'avaient donné par ailleurs, et ça a été philosophiquement passionnant, une autre approche de l'idée de chaos, constructeur, à la base de tout ce qui se crée, et non destructeur. *Cosmodrama* est



moins "fractal" car il y a avant tout cette structure en quatorze tableaux dont nous venons de parler. Le plan sur le chou romanesco annonce ce qui va être vu... réalité banale (ce qu'il est) ou science-fiction (qu'il pourrait être, comme un légume de synthèse)? Tu as raison de penser qu'il résume le film, mais ce qu'il veut dire, c'est : vous croyez regarder de la science-fiction mais c'est juste la réalité. Parce que c'est un des propos du film, que la réalité qui nous environne, dès lors qu'on s'y intéresse, et notamment avec l'aide de la science, relève de bien plus de merveilleux que tout ce qu'on pourrait imaginer...

Avec Cosmodrama, est-ce qu'on n'est pas finalement dans une fiction scientifique plus que dans de la science-fiction? Cette idée portée par Jean Painlevé dans ses films, de mettre en scène la connaissance et d'arriver par là à une forme d'abstraction merveilleuse, un regard posé sur une vérité scientifique mais qui au bout du compte devient de l'art?

Absolument. J'ai pris goût à la cosmologie à peu près au milieu de ma vie. En tombant par hasard sur le premier best-seller de Trinh Xuan Thuan, La mélodie secrète. J'ai feuilleté ce bouquin, ça parlait de l'espace, des origines, du Big Bang, du temps, puis je l'ai littéralement avalé et depuis je n'ai cessé de lire beaucoup de littérature scientifique (qui s'est d'ailleurs, simultanément, beaucoup développée) ; ça m'a apporté une vision du monde, des choses, de moi-même, de l'humanité... et pas mal de réponses, bien plus convaincantes et stimulantes à mes yeux que ce qu'avaient pu produire religion ou philosophie sur les mêmes sujets. La nature et le monde y sont devenus une source permanente d'émerveillement. Et avec Cosmodrama, il y a effectivement, en premier lieu, le désir de transmettre cet émerveillement que la connaissance scientifique peut générer, ainsi que de réelles et fascinantes informations. Et c'est un défi parce que les gens ne vont pas au cinéma pour s'instruire. Mais ça fait aussi partie du jeu, détourner l'usage coutumier du cinéma, et y aborder, avec une naïveté assumée, des questions rébarbatives...



Une autre dimension scientifique et artistique de ton travail relèverait pour moi de la botanique ou de l'horticulture. Avec un principe formel que je qualifierais de marcottage, c'est-à-dire la multiplication d'un motif par rhizogénèse, où, par un jeu de correspondances souterraines, de proche en proche, un détail prélevé dans un film redevient plus tard un sujet développé, ré-amplifié et comme bouturé dans le film suivant. Est ce que c'est le cas ?

C'est tellement vrai que *Réflexion*, mon deuxième court-métrage est bâti autour d'un plan que je n'ai pas pu monter dans le premier (*Conte philosophique*). C'était un plan qu'on avait tourné au bord d'un étang et qui, pour une nuance différente dans l'attitude de l'acteur, ne collait pas au reste. Mais j'adorais ce plan, et j'ai écrit Réflexion autour de celui-ci, pour l'utiliser. Tout ça remonte à l'époque où le cinéma était encore exclusivement argentique, et chaque plan était quasiment sacré! Et un plan inutilisé pouvait être gardé matériellement, sous la forme de quelques centimètres de pellicules, sans se perdre dans les oubliettes du numérique. [1]

Je confirme donc qu'il y a bien des récurrences très entretenues d'un film à l'autre, comme celle de la petite Ford Anglia, "véhicule" qui nous fait passer d'un film à l'autre et qui a bien failli se retrouver encore dans le film dont nous parlons, ou celle du personnage du peintre en contemplation de la nature. Mais la récurrence essentielle, c'est celle du personnage principal incarné depuis le début par le même acteur, avec lequel on accomplit ainsi un parcours philosophique, chaque film étant une nouvelle situation de questionnement sur le monde. Et ce n'est pas fini... La suite de Cosmodrama est déjà posée dans le film, puisqu'elle consistera en une exploration d'une planète mystérieuse, qui bien sûr ne sera autre que la Terre, et me permettra de me pencher cette fois (parce que chaque film me permet avant tout de travailler moi-même sur une question) sur l'évolution et ses mécanismes. C'est même annoncé dans le plan où biologiste et reporter se penchent sur l'extraterrestre congelé qu'ils ont déniché...

Il faut dire que le myxomycète a quelque chose d'extrêmement fascinant en terme de stratégie formelle pour atteindre son objectif. À l'image des passagers du vaisseau qui en parcourent les méandres... sans réellement avancer toutefois vers une réponse qui les satisfasse tous. Ce qui nous conduit à parler de filmosophie, peux-tu nous expliquer ce qu'il en est de cet aspect ton travail ?

Cosmodrama est évidemment moins un film de vulgarisation scientifique ou de fiction scientifique qu'un film philosophique. C'est un film qui nous amène à la fois à réfléchir aux choses, au monde, à notre condition, on est donc bien dans la philosophie, et qui en même temps interpelle en grande partie intellectuellement le spectateur. Ce sont les deux aspects de ce que j'appelle filmosophie, mot valise dont j'assume aussi la lourdeur, en gage probable de modestie intellectuelle car je n'ai nullement la prétention de me substituer au philosophe et encore moins de comprendre la moitié des ouvrages scientifiques que je lis... C'est juste une œuvre de cinéma que j'ai la prétention de vouloir faire.

Le sous-titre « nouvel essai sur l'entendement humain » fait explicitement référence à Leibniz ou Locke, pour qui l'esprit humain s'édifie peu à peu par l'expérience, ce qui constitue aussi la trame narrative du film. En quoi ces références philosophiques sont-elles déterminantes ?

J'ai bien lu le *De natura rerum* de Leibniz dont vient la fameuse phrase citée dans le film « pourquoi quelque chose plutôt que rien? », et qui en était le titre initial. Mais mon esprit ne me permet pas d'aller très loin en philosophie. J'en suis resté aux lectures du lycée et des premières années de fac, mais qui ont effectivement dû être déterminantes, ne serait-ce que pour m'amener ensuite à m'intéresser tant au discours scientifique. Pour ce qui est du sous-titre, c'est qu'effectivement le sujet du film est bien cette limitation de l'intelligence humaine, et cette résistance des informations ultimes, à l'origine de ce que les religions appellent le Mystère, et qui semble devoir rester éternellement sans explications. C'est là le vrai drame, le drame absolu, notre drame cosmique, parce qu'on va devoir disparaître sans avoir jamais pu accéder à la connaissance...

Philippe pour conclure, où en est Cosmodrama et... où va-t-il?

Le film est en phase de post-production sonore et visuelle (adjonction de bruitage, retouche des images et effets spéciaux numériques). Les quatre cinquièmes sont faits. Le manque de financement fait que les choses se font lentement, mais elles se font.

- 17

Scénario, réalisation, montage : Philippe Fernandez

Produit par: ATOPIC (Christophe Gougeon)

Image: Fred Serve

Ingénieur du son : Philippe Deschamps

Décor : Paul Chapelle **Musique :** Sylvain Quément

Effets spéciaux : Antoine Favreau (Lugo Prod) et Nicolas Kunc

avec la participation du Centre National de la Cinématographie, le soutien de la Région Poitou-Charentes, du département de la Charente Maritime, de la Ville de La Rochelle

Tourné: aux Studios de l'Océan, La Rochelle

Avec : Jackie Berroyer, Bernard Blancan, Emilia Derou-Bernal, Ortès Holz, Serge

Larivière, Sascha Ley, Emmanuel Moynot, Stefanie Schüler.

La critique du Monde

Publié le 28 juin 2016



Pour ceux qui avaient apprécié, en 2009, *Léger Tremblement du paysage*, le plaisir sera vif de retrouver Philippe Fernandez au détour de son nouvel et étrange opus, *Cosmodrama*. Pour les autres, qui sont infiniment plus nombreux – voyez comme le monde est mal fait! –, une occasion de se rattraper se présente, histoire de refaire justement le monde, quelque part en apesanteur entre science et poésie.

Il s'agit d'une épopée de l'espace en chambre, d'un récit de science-fiction philosophique. Quelque part dans le cosmos, un vaisseau progresse avec à bord sept hommes et femmes qui, tirés d'un sommeil artificiel, ne savent visiblement plus pourquoi ils sont là. Leur but et, partant, celui du film, consistera à retrouver le sens de leur mission. Vertigineux, et en même temps d'une simplicité biblique, puisque rien n'empêche de penser que le vaisseau est la Terre, que les hommes sont les hommes et que la question que se posent les seconds est de savoir ce qu'ils font sur la première, qui tourne elle-même dans l'espace.

Rien n'empêche de penser que le vaisseau est la Terre, que les hommes sont les hommes

L'équipage réuni est censé y aider. Il y a là un astronome ronchon, un psychologue à la pipe ultranerveux, une douce biologiste aux cheveux blancs, une doctoresse brûlante, un journaliste abonné au col roulé, un aliénologue new age qui se partage entre Demis Roussos et Sébastien Tellier, un gars de la maintenance, peintre médiumnique à ses moments perdus. Ajoutons, pour faire bonne mesure, un chien, un singe, une visiteuse extraterrestre venue d'une civilisation apaisée, plus un nombre incalculable de doubles des personnages principaux, quand les choses commencent à partir en vrille, à savoir pas trop tard dans le cours du film.

Tati le dispute à Leibniz

Tout cela prend corps en studio, dans une déclinaison de l'anticipation made in sixties. Des couloirs coudés qui ne mènent nulle part, des « lounges » confortables, des machines douces, des vues de l'univers, tout cela coloré en orange, violet, moutarde ou turquoise, rehaussé de néons blancs tamisés. Côté son, ambiance sonar, automatisation douce et réverbération, bande électro de la plus belle eau. Les situations et dialogues, émaillés d'échappées romanesques et humoristiques, se nourrissent pour l'essentiel des hypothèses scientifiques les plus sérieuses. Big Bang, univers en expansion, matière invisible, intelligence des myxomycètes, théorèmes d'incomplétude de Gödel.

Epargnons-nous les références — écrasantes — à Kubrick ou Tarkovski. Imaginons plutôt « La croisière s'amuse » scénarisée par Leibniz et tournée par Jacques Tati. Pourquoi y at-t-il quelque chose plutôt que rien ? Telle est la question à laquelle le film prend le temps de ne pas répondre en quatorze tableaux chapitrés comme autant de stations du chemin de croix. Le sujet est angoissant : comment vivre dans un monde qu'on sait voué à la destruction, comme représentant d'une espèce qui ne lui survivra probablement pas ? Le chien et le singe le supportent mieux que le psychologue, qui devient doucement dingue. Le film, quant à lui, nous aura fait rêver. N'est-ce pas là l'essentiel ?



Hier soir, l'avant-première!

Publié le 28 juin 2016



Hier soir, c'était plus que complet au Reflet Médicis pour l'avant-première de Cosmodrama. Il y avait là une bonne partie des fans de longue date des films de Philippe Fernandez. Parce que oui, Philippe Fernandez offre un cinéma si original depuis le début, qu'il génère ce phénomène des addicts qui attendent le prochain, parce qu'ils savent qu'ils retrouveront l'univers singulier qu'il trimbale et l'assurance d'une nouvelle surprise.

Je ne vous ferai pas croire que c'est un film facile au sens où on l'entend (film d'action ou psychologique, où la dramaturgie règne en maitre en jouant avec vos émotions). Cosmodrama, propose au contraire de prendre le temps de replacer l'humain au centre du dispositif dans son questionnement essentiel « qu'est-ce que je fous là ». Cette question s'appuie toujours sur l'observation du réel sensé donner des réponses. Quand on a affaire à des personnages pour qui la question est devenue centrale, presque unique, obsessionnelle, fatalement, ils explorent les connaissances scientifiques sur l'univers.

Ils le font dans Cosmodrama comme tous ces personnages burlesques monomaniaques. Ils se prennent au sérieux, mais le réalisateur, lui, s'en amuse. Et de fait, il se crée un univers dans lequel les questions métaphysiques deviennent un jeu et les situations, celles d'un cinéma proche de Jacques Tati. L'homme devient tout petit et misérable sous le poids de cette énorme question. Et le spectateur, ça le fait rire. Et il a bien raison puisque c'est ce que cherche Fernandez : nous faire sourire de notre fol espoir de réponses. Chacune d'elle donnant naissance, fatalement, à de nouvelles questions.

Ce regard quasi documentaire sur l'Homme face à l'univers, Fernandez lui donne chair dans son casting et sa direction d'acteur. On n'est pas étonné de trouver Jackie Berroyer dans cet univers loufoque. Personnellement, j'en suis comme un petit fil conducteur gesticulant de l'ensemble de l'œuvre du réalisateur. Mais surgit aussi un dessinateur de BD devenu psychologue, Émmanuel Moynot, la prof d'espagnol de Donoma, Émilia Dérou Bernal, un réalisateur de cinéma expérimental, Ortez Holz, une chanteuse, Sascha Ley, l'acteur Belge Serge Larivière ou encore une journaliste de RFI, Stéfanie Schüler. Qu'ils soient acteurs ou pas, les spectateurs parlent de la formidable direction d'acteur. Je soupçonnerais Philippe Fernandez d'avoir imaginé son casting en jouant aussi des différents statuts des éléments qui le composent, tout comme, en plasticien affirmé, il ne laisse aucune chance au hasard dans le choix des éléments du décor, la couleur des costumes, la forme des accessoires. Cosmodrama, comme une façon de méditer sur notre place dans l'univers en se fendant la poire, embarqué dans un vaisseau spatial perdu dans l'espace poétique.

Parisien, l'OVNI est visible au Reflet Médicis et au Bastille à partir de demain. Plein de salles en province (dont j'ai déjà communiqué une première liste). Il y en aura d'autres, un peu partout, sur la durée, car Cosmodrama a son propre rapport au temps et à l'espace.

En direct à 16:00 sur <u>www.seanceradio.com</u> interviewé par Betty Mourao aux côtés de Philippe Fernandez.



COSMODRAMA



tde Philippe Fernandez (1h52) avec Jackie Berroyer, Bernard Blancan... Sortie le 22 juin (La Vingt-Cinquième Heure)

bande d'apprentis métaphysiciens babas cool se réveille à bord d'un vaisseau spatial. Si Cosmodrama s'amuse de leur perplexité, celle du spectateur ne dure pas. Composée de quatorze tableaux imposants, cette aventure aussi lo-fi que loufoque tire sans cesse le meilleur de son postulat et de son décor seventies minimaliste, au point d'exercer une fascination proche de l'hypnose. Le plaisir procuré par le film vient aussi d'un réjouissant constat: le cinéma français n'a plus peur du film du genre, l'avènement du numérique permettant aujourd'hui aux cinéastes de s'aventurer dans la science-fiction sans disposer d'un budget démentiel. Après Gaz de France de Benoît Forgeard sorti en début d'année, Cosmodrama confirme ainsi qu'il est possible de faire rimer anticipation et ambition. Le film n'a certes rien d'un blockbuster, mais la mise en scène ne se repose jamais sur le seul pouvoir de la suggestion – il y a beaucoup à voir dans ce drôle d'univers. On en jalouserait presque le personnage de Jacky Berroyer – et son don d'ubiquité – qui, coincé pour toujours dans les dédales de ce Cosmodrama, ne perdra jamais rien de ses sous-intrigues farfelues. • HENDY BICAISE

l'Humanité.fr



COSMODRAMA, de Philippe Fernandez. France, 2015, 1 h 52.

Lyophilisé. Sept personnages tournent en rond dans un vaisseau spatial sans savoir comment ils y ont atterri. Une simple idée abstraite pour isoler quelques pékins et susciter des questionnements pseudophilosophiques. L'un des cosmonautes involontaires échafaude des hypothèses, pendant

que ses petits camarades se décontractent ou divaguent. Pas de récit à proprement parler, mais des chapitres presque indépendants. Si on décidait

de créer une émission de télé rétro, genre Temps X (des Bogdano), en plus zinzin, ce serait le prototype parfait. Mais pendant quasi deux heures au cinéma, la plaisanterie paraît vraiment longuette.

Vincent Ostria

PLEINÉCRAN Sophie Avon



Cosmodrama, physique ludique

esont des individus en quête de sens. Sept personnages en quête d'auteur. Des astronautes, semblet-il, quoique ce ne soit pas très sûr. En revanche, il apparaît bien qu'ils déambulent dans un vaisseau spatial où, peu à peu réanimés d'une phase de cryogénisation, ils prennent des verres, papotent et s'interrogent. Il semble aussi qu'ils aient une mission à accomplir. Laquelle? Mais celle de tout un chacun, pardi! De tout être doué de conscience. Appréhender le monde. Essayer de comprendre l'obscurité qui nous entoure.

Au moins, voilà un film qui vise les hauteurs et dont les dialogues sont brillamment articulés. Il est vrai que l'aréopage n'est pas neutre. Il ya un astronome (Jackie Berroyer), un reporter (Bernard Blancan), une biologiste (Sascha Ley), un psychologue (Emmanuel Moynot),

Une fable
philosophique,
unréveludique
dont le ton
et les situations
loufoques
offient un
voyagecaptivant

une physiologiste, un sémiologue musicien. Sans oublier un homme à tout faire (Serge Larivière), candide de surcroît, dont les visionsvoient le jour au bout de son pinceau. Ainsi qu'un chien et une guenon. . Et tout ce petit monde traverse l'espace en essayant de mettre des mots sur ce qui le dépasse. Ce n'est pas ici qu'on sera attaqué par un alien ou

une météorite. Mais chacun à sa façon apportera sa pierre aux mystères du vivant.

Au fait, la création du monde est-elle le fruit d'un hasard ou l'accomplissement d'unevolonté supérieure? Et, d'ailleurs, peut-on avoir la connaissance d'un système quand on lui appartient? Gödel postule que non, armé d'un théorème dont le nomest si beau: « théorème d'incomplétude». Et sinon? Sinon rien mais c'est ce rien qui compte. Inutile d'avoir peur. « Cosmodrama », de Philippe Fernandez (qui enseigne aussi à Bordeaux), est une fable philosophique, un rève ludique dont le ton et les situations loufoques offrent unvoyage captivant. L'espièglerie y est de rigueur et la rigueur, scientifique. Petit prodige.

« Cosmodrama », de Philippe Fernandez (France). Avec Jackie Berroyer, Bernard Blancan Durée : 1 h 5 2. En salle mercredi. Rencontre avec le réalisateur, jeudi 30 juin, 20 h 30, à l'Utopia de Bordeaux.

Cosmodrama

de Philippe Fernandez

Cosmodrama recrute une poignée de scientifiques pour explorer l'univers, l'origine et l'intelligence du vivant tels que les comprend aujourd'hui la communauté scientifique. Un film passionnant et excitant dont, à n'en pas douter, on sort moins bête.



"Drame métaphysique en 14 tableaux écrit, réalisé et monté par Philippe Fernandez à partir d'hypothèses scientifiques ordinaires", Cosmodrama met en scène le huis clos d'un vaisseau spatial lancé dans les années 70, où une équipe de scientifiques - un astronome, une physiologiste, une biologiste, un psychologue, un sémiologue/musicien journaliste, un régisseur et deux animaux, l'un domestique et l'autre de laboratoire, ont pris place. Tirés d'une longue période de mort artificielle, désorientés, ils partent à l'assaut de la connaissance de l'univers en en traversant les espaces sidéraux. Désœuvrés, en suspension dans un temps sans échéances connues, ils se mettent au travail et, à partir de leurs observations de l'espace, de phénomènes physiques, du comportement des animaux et des formes de vie élémentaires, énoncent, comme autant de vertigineuses visions, nombre d'explications à la formation de l'univers, à l'origine de la vie, au rôle des trous noirs et de l'antimatière, s'interrogent sur l'existence du temps, sur la nature de la pensée et le fonctionnement du cerveau. Film expérimental narratif, conçu comme une œuvre sans psychologie ni dramaturgie - si ce n'est une dramaturgie dans la succession des idées, laquelle génère un surprenant suspense -Cosmodrama est aussi un long métrage pédagogique auguel il aurait été donné une forme chapitrée et une esthétique au croisement de Star Trek et des riches heures de l'ORTF, à l'époque où la télévision savait s'inventer un style et une plastique propres. Ainsi s'agissait-il peut-être pour le cinéaste de filmer la connaissance, comme d'autres, la magnificence d'un paysage ou le corps d'une belle femme. À n'en pas douter, le résultat s'avère tout aussi excitant ! _R.H.

FANTAISIE SCIENTIFIQUE Adultes / Adolescents

GÉNÉRIQUE

Avec: Jackie Berroyer (l'astronome), Bernard Blancan (le reporter), Emilia Derrou-Bernal (la physiologiste), Ortès Holz (le sémiologue), Serge Larivière (le régisseur), Sascha Ley (la biologiste), Emmanuel Moynot (le psychologue), Stefanie Schuler (la femme des ondes).

Scénario: Philippe Fernandez Images: Frédéric Serve Montage: Philippe Fernandez Scripte: Margot Seban Musique: Sylvain Quement Son: Philippe Deschamps Décors: Paul Chapelle Effets spéciaux: Nicolas Kunc, Antoine Favreau, Frédéric Goupille, Sébastien Carpentier, Olivier Defaye, Karine Feron, Yannig Willmann et Emmanuel Vincent Maquillage: Bénédicte Trouvé Production: Atopic, Michigan Films, Cinemao, Lugo Prod, The Hot Line et Magnolias Films Producteurs: Christophe Gougeon, Antoine Segovia et Fabrizio Polpettini Dir. de production: Ludovic Leiba Distributeur: La Vingt-Cinquième Heure.

112 minutes. France, 2015 Sortie France : 22 juin 2016

◆ RÉSUMÉ

Dans un vaisseau spatial, cinq chercheurs, un journalistereporter et un homme à tout faire, flanqués d'un chimpanzé et d'un chien, se réveillent à la suite d'une longue période de cryogénisation. Amnésiques, ils ne se connaissent pas et semblent ne plus rien savoir des raisons de leur présence à bord, de leur destination encore moins. La vie s'organise, tous découvrant le matériel à leur disposition et retrouvant leurs habitudes de travail, le journaliste cherchant à comprendre d'où ils viennent, l'astronome où ils vont. Pour se détendre, ils se retrouvent au "lounge" pour bavarder ou danser. Sur un écran, ils reçoivent un jour l'image et le message d'une femme inconnue, message dont ils ignorent et l'origine et le sens.

SUITE... De nouveaux messages apparaissent. Perdus dans l'espace, ils passent le temps en réfléchissant aux observations et déductions que l'astronome et la biologiste partagent avec eux et dont le journaliste se fait l'écho en enregistrant de courtes émissions. Puis ils sont spectateurs de phénomènes physiques (dédoublement des corps ou échos visuels de leurs mouvements, boules de lumières...) que l'astronome explique. Mais la tension monte entre celui-ci et le psychologue qui ne partage pas sa vision du monde. La compréhension de l'univers de l'astronome et celle des origines et de l'intelligence de la vie de la biologiste convergent et se font chaque jour plus vertigineuses. Puis, tous sont astreints à une nouvelle séquence de cryogénisation.

Visa d'exploitation : 134062. Format : 1,77 - Couleur - Son : Dolby SRD.

25 © les Fiches du Cinéma 2016 - N°2094







«COSMODRAMA»: LA PLANÈTE DES SAGES

Par <u>Olivier Lamm</u>
— 28 juin 2016 à 17:11

Fable philosophico-cosmique un poil snob de Philippe Fernandez.



Ambiance vintage et lounge. Photo La Vingt-Cinquième Heure

Dans Conte philosophique (la caverne), son premier court métrage réalisé pour le centenaire du cinéma, Philippe Fernandez était remonté à l'origine de la pensée de l'image : l'allégorie de la caverne, dont il proposait une adaptation littérale en même temps que l'invention d'un nouveau genre, la filmosophie. Le geste était franc, iconoclaste et, il faut l'avouer, un peu ahurissant de naïveté.

La vision de Cosmodrama nous fait pourtant nous demander si ce toucheà-tout passé par l'art vidéo et la musique n'a pas effectivement mis le doigt sur quelque chose de nouveau. L'action se déroule dans une station spatiale à la dérive, où sept astronautes (comme dans Alien) se réveillent après un long sommeil artificiel. Pourquoi sont-ils là, se demandent-ils en chœur, comme dans un sujet du bac philo ? Un studio de télévision et un lounge tout équipés vintage vont bientôt décider de leur emploi du temps : axiomatiser à voix haute, danser sur des jerks électroniques, divaguer à foison. Tous les sujets y passent, des trous noirs à l'intelligence des myxomycètes, et l'enchaînement des événements est à peu près toujours le même - on s'interroge, on élucide, on boit des cocktails, et on recommence.

A l'écran, le film multiplie les références à l'âge d'or de la SF à la télé, et la ligne suivie par les acteurs (Bernard Blancan, Serge Larivière ou Jackie Berroyer) oscille entre sitcom et Luc Moullet. Ce déploiement de fantaisie rétro très précis peine pourtant à faire oublier le régime très bizarre du film, à la fois aride et babillard, qui ne cesse de célébrer les mystères de l'univers, mais sans doute trop snob pour jamais en figurer aucun à l'écran. A un moment révélateur, le personnage de l'intendant expose ses peintures «médiumniques» au psychologue, qui s'interroge : «Vous croyez qu'on pourrait venir de là ?» Le spectateur, de son côté, se fiche de la réponse, trop occupé qu'il est à admirer ces paysages naïfs d'extérieurs cosmiques qui offrent soudain autant de visions à un film qui se refusait, jusque-là, obstinément à en porter aucune.

Olivier Lamm

Cosmodrama de Philippe Fernandez avec Jackie Berroyer, Bernard Blancan... 1 h 52.

Le Canard enchaîné



Le Cinéma

Cosmodrama

(Star traque)

Où venons-nous? Où allons-nous? A bord d'un vaisseau spatial à la déco néopop, un type en col roulé sort d'un long sommeil cryogénisé sans savoir ce qu'il fait là ni quel est son plan de vol. Il découvre six hurluberlus tout aussi éberlués. Sans compter une guenon très maligne et un chien attachant, comme dans tout voyage spatial digne de ce nom! Drame dans le cosmos, ou plutôt quête métaphysique: ensemble, entre eux, ils redécouvrent peu à peu les lois de l'univers et de la société humaine.

Entièrement tourné en studio, ce film de Philippe Fernandez atteint une forme de perfection glacée, entre le piqué de l'image, l'usage de la musique électronique et le graphisme sophistiqué des intertitres. Le jeu décalé et réjouissant des acteurs – de Bernard Blancan, très pince-sans-rire, à Jackie Berroyer en savant débordé par ses hypothèses – ne ressort que mieux de cet écrin formel.

Cet antifilm de science-fiction, volontiers ironique, est aussi un ovni, au sens littéral du terme, une expérience parascientifique sur un spectateur qui doit se laisser embarquer sans se crisper. Car, au bout du voyage, l'ambition du réalisateur est d'évoquer l'odyssée de l'univers, du multivers (les univers parallèles!), au prisme de la conscience humaine. Voire de faire œuvre « filmosophique »...



Un trip étrange et rafraîchissant au seuil de

David Fontaine





FILM COSMODRAMA: LE SENS DE LA VIE HAPPÉ DANS UNE SINGULARITÉ SPATIOTEMPORELLE

Depuis aujourd'hui (29 juin), Cosmodrama, un étrange film français de science-fiction, est projeté dans deux salles à Paris. C'est peu pour un film qui nous révèle en 108 minutes le sens de la vie et le sens de l'Univers. Mais c'est le lot de tout film se rangeant dans la catégorie "arts et essais", c'est-à-dire proposant au spectateur de sortir de sa zone de confort existentiel.

Ça démarre comme ça : un homme (l'acteur Bernard Blancan) se réveille dans ce qui semble être un vaisseau spatial, sans savoir ce qu'il fait là. Déambulant au hasard dans cet univers clos, il rencontre bientôt un autre homme (Jackie Berroyer) dans le même état...

SEPT PERSONNAGES EN QUÊTE DE SENS

De déambulation en déambulation, dans ce vaisseau qui rappellera aux cinéphiles l'univers de Kubrick (2001 : Odyssée de l'espace, Orange mécanique), ce sont finalement sept personnes, cinq hommes et deux femmes, qui se retrouvent à tenter de clarifier collectivement ce qui leur arrive — un peu dans le mode du film "Cube" (1997), amnésie rétrograde en plus.

Dans ce film-univers, tout est évoqué. Sur le mode discursif quand il s'agit de science : le Big bang, les trous noirs, la matière noire, l'énergie noire (que le psy qualifie joliment "d'inconscient de l'Univers"), le principe anthropique (l'univers a-t-il été créé pour nous ?), le cerveau, l'intelligence, la théorie de l'évolution et même le théorème de Gödel. Tout cela avec un langage et des expériences clairs, simples et efficaces. Cet aspect du film intéressera les amateurs de science...

108 MINUTES DE QUESTIONNEMENTS ENTRE DEUX NÉANTS

Mais sont évoqués aussi, par les gestes et les comportements, les sentiments humains, la sexualité, l'orgasme, l'addiction, l'agressivité... avec, encore, une efficacité frôlant le virtuose. Même la religion en est, par l'irruption de l'oracle féminin.

Tout cela dans quel but ? Représenter en 108 minutes la condition humaine : on se réveille dans un vaisseau inconnu, on rencontre d'autres aussi perdus que nous, lesquels donnent un sens à notre quotidien car ils partagent avec nous l'envie de comprendre ce qui se passe... avant de retourner dans le néant ("l'hibernation") sans avoir tranché la question. Ce, depuis des millénaires.

C'EST L'ARTISTE QUI A RAISON

La caméra de Philippe Fernandez, le réalisateur, nous montre ce drame cosmo-domestique avec un humour distancié et tendre, et il n'a pas peur de la lenteur ni des partis-pris esthétiques (formes épurées très "années 1970-1980", couleurs primaires).

Et c'est peut-être son *alter ego* dans le film, l'artiste, le personnage le moins verbeux (ressemblant à Demis Roussos), qui détient le secret du sens de la vie : la création. A tout prix et quelles que soient les conditions (humaines).

Film conseillé! Surtout si vous êtes d'humeur philosophe (ce n'est pas Star Wars!) et prêt à courir le risque d'éprouver simultanément le ridicule et le grandiose de la condition humaine.

-Román Ikonicoff